

Marguerite Andersen, *L'Homme-papier*, roman, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1992, 150 pages

Kathleen L. Kellet-Betsos

Numéro 71, mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42885ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kellet-Betsos, K. L. (1993). Compte rendu de [Marguerite Andersen, *L'Homme-papier*, roman, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1992, 150 pages]. *Liaison*, (71), 39-39.

Marguerite Andersen, **L'Homme-papier**, roman, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1992, 150 pages.

L'Homme-papier est l'histoire d'un projet d'écriture. Première étape : choisir l'homme qui consentirait à être l'objet du discours, qui accepterait que son corps serve de « bloc-notes » (page 15) à l'écrivaine. Mais où le trouver ? D'abord, les hommes de son passé : son père, des oncles ou cousins, des amants ou maris ? Eh ! non, ces derniers surtout sont trop autoritaires, trop critiques. Ses collègues masculins au département de français ne lui conviennent pas non plus, d'après le portrait caricatural qu'elle fait d'eux. Son seul étudiant masculin voudrait sans doute une amante-mère, ce qui n'est pas pour lui plaire. Elle cherche du regard l'homme cible parmi les inconnus autour d'elle : tâche trop gênante. D'ailleurs, elle voudrait un homme parfait : « Mon Homme-papier, je le veux beau, patient et fin pardessus le marché, drôle, bon cuisinier et cinéphile, tendre et non volage » (page 15). De tels hommes ne courent pas les rues. L'idée des annonces publicitaires est prometteuse mais l'écrivaine ne parvient pas à trouver la bonne formule, malgré quelques exemples assez humoristiques. Qu'importe. L'écriture est aussi invention. Elle créerait elle-même cet être de papier et l'appellera É., comme Éros.

Écrire comme faire l'amour. L'érotisme du texte consiste de la caresse du stylo sur le corps de l'homme imaginaire, de l'exploration tendre des mots comme le si beau *rotule*, par exemple. L'écrivaine imagine l'acte sexuel avec l'homme-papier : la ludicité de cet entrelacement avec l'homme ou toute agression n'est que jeu. Mais enfin, il faut dire que cet homme-papier n'est qu'une esquisse d'homme. D'ailleurs, comment parler de l'érotisme devant un projet tellement cérébral ? Créer un homme à partir de papier vierge pour les seules fins et besoins de l'amante-écrivaine, c'est sûrement exercer un contrôle quasi-totalitaire sur l'Autre, comme un homme qui choisirait une jeune vierge pour la modeler d'après sa propre image de la femme.

Or, l'écrivaine devance avec un humour moqueur toutes les objections possibles des lecteurs. Elle est très consciente de ce que diront ses amies à propos d'une auteure qui se considère féministe mais qui admet rechercher un homme et cela, à son âge ! Elle

reconnaît qu'on pourrait la considérer brutale et exploiteuse à l'égard de cet homme objet du discours. Elle sait très bien aussi qu'en étudiant l'homme-papier, elle se penche vraiment sur elle-même et sur son rapport à l'homme.

Ce qui ressort des réflexions de l'écrivaine sur l'homme, c'est sa propre peur. Elle l'avoue d'ailleurs. Peur de la passion, peur des violences, peur des chagrins d'amour, peur d'être enfermée à tout jamais dans un rapport à deux. L'écriture, c'est une façon d'apprivoiser l'homme, de sortir de la peur en se branchant sur l'énergie d'Éros : « Éros, élan, éloge, émerveillement, émoi, émotion, énergie. Épreuve ? Étreinte ? » (page 48). Cependant, il est difficile pour le lecteur de sentir le pouvoir revitalisant d'Éros dans ce texte. Sa perfection même, son invulnérabilité aux ravages du temps rappelle à l'écrivaine ses propres imperfections. En plus, l'homme-papier n'a que les paroles que l'écrivaine lui prête. Et elle ne peut pas accepter ses conseils de se laisser aller, de vivre plutôt que de toujours analyser, de se libérer de ses souvenirs douloureux. En fait, le seul homme du roman à dépasser le superficiel est le père de l'écrivaine. Elle se souvient de lui à l'époque des nazis dans son Allemagne natale; elle partage avec lui la culpabilité des témoins passifs du génocide. Elle voudrait confesser à l'homme-papier ses remords de survivante pour recevoir son appui.

Comment donc lire cette fable de l'écriture ? Sûrement on aurait pu s'attendre à une exploration plus profonde de la nature de la masculinité et des rapports hétérosexuels. Mais là n'est pas où l'écrivaine voulait en venir. Réussit-elle donc à purger la peur de l'engagement avec l'homme ? En public, en privé, dans son voyage en France, l'écrivaine et l'homme-papier deviennent couple uni, moitié réel, moitié imaginaire, comme c'est inévitable. Accaparée comme tout auteur par sa création, elle sait toutefois qu'il est nécessaire pour elle de sortir de son enfermement avec son personnage. S'agit-il tout simplement d'un exercice intellectuel où l'écrivaine peut affirmer seulement qu'elle « n'[a] fait de mal à personne » (page 147) ? Si oui, ce ne serait pas beaucoup dire. Plus que cela, Marguerite Andersen nous présente un récit avec humour et tendresse, mais pénétré d'une tristesse née du mal de vivre au féminin.

KATHLEEN L. KELLET-BETSOS

Critique
ROMAN

